

## **Textes complémentaires**

Caton (232-147) dénonce dans son discours le goût des Romains et notamment des Romaines pour le luxe

Souvent j'ai répété que deux vices contraires, le luxe et l'avarice, minaient la république. Ce sont des fléaux qui ont causé la ruine de tous les grands empires. Aussi, plus notre situation devient heureuse et florissante, plus notre empire s'agrandit, et plus je les redoute. Déjà nous avons pénétré dans la Grèce et dans l'Asie, où nous avons trouvé tous les attraits du plaisir; déjà même nous tenons dans nos mains les trésors des rois. Ne dois-je pas craindre qu'au lieu d'être les maîtres de ces richesses, nous n'en devenions les esclaves? C'est pour le malheur de Rome, vous pouvez m'en croire, qu'on a introduit dans ses murs les statues de Syracuse. Je n'entends que trop de gens vanter et admirer les chefs-d'œuvre de Corinthe et d'Athènes, et se moquer des dieux d'argile qu'on voit devant nos temples. Pour moi, je préfère ces dieux qui nous ont protégés, et qui nous protégeront encore, je l'espère, si nous les laissons à leur place. Du temps de nos pères, Cynéas, envoyé à Rome par Pyrrhus, essaya de séduire par des présents les hommes et même les femmes. Il n'y avait pas encore de loi Oppia<sup>1</sup> pour réprimer le luxe des femmes; et pourtant aucune n'accepta. Quelle fut, à votre avis, la cause de ces refus ? La même qui avait engagé nos aïeux à ne point établir de loi à ce sujet. Il n'y avait pas de luxe à réprimer. De même que les maladies sont nécessairement connues avant les remèdes qui peuvent les guérir, de même les passions naissent avant les lois destinées à les contenir. Pourquoi la loi Licinia a-t-elle défendu de posséder plus de cinq cents arpents? Parce qu'on ne songeait qu'à étendre sans cesse ses propriétés. Pourquoi la loi Cincia a-t-elle prohibé les cadeaux et les présents? Parce que le sénat s'habitua à lever des impôts et des tributs sur les plébéiens. Il ne faut donc pas s'étonner qu'on n'eût besoin ni de la loi Oppia, ni d'aucune autre pour limiter les dépenses des femmes, à une époque où elles refusaient et la pourpre et l'or qu'on venait leur offrir. Aujourd'hui, que Cynéas parcourt la ville, il les trouvera toutes dans les rues et disposées à recevoir. J'avoue qu'il y a des caprices que je ne puis expliquer et dont je cherche en vain la raison.

Tite-Live, *Histoire romaine*, XXXIV, 5.

---

1 Loi votée en -215 qui limitait les bijoux qu'une femme pouvait porter

Regrettera qui veut le bon vieux temps,  
Et l'âge d'or, et le règne d'Astrée<sup>2</sup>,  
Et les beaux jours de Saturne et de Rhée<sup>3</sup>,  
Et le jardin de nos premiers parents<sup>4</sup>;  
Moi, je rends grâce à la nature sage  
Qui, pour mon bien, m'a fait naître en cet âge  
Tant décrié par nos tristes frondeurs :  
Ce temps profane est tout fait pour mes mœurs.  
J'aime le luxe, et même la mollesse,  
Tous les plaisirs, les arts de toute espèce,  
La propreté<sup>5</sup>, le goût, les ornements :  
Tout honnête homme a de tels sentiments.  
Il est bien doux pour mon cœur très immonde  
De voir ici l'abondance à la ronde,  
Mère des arts et des heureux travaux,  
Nous apporter, de sa source féconde,  
Et des besoins et des plaisirs nouveaux.  
L'or de la terre et les trésors de l'onde,  
Leurs habitants et les peuples de l'air,  
Tout sert au luxe, aux plaisirs de ce monde.  
O le bon temps que ce siècle de fer!  
Le superflu, chose très nécessaire,  
A réuni l'un et l'autre hémisphère.  
Voyez-vous pas ces agiles vaisseaux  
Qui, du Texel<sup>6</sup>, de Londres, de Bordeaux,  
S'en vont chercher, par un heureux échange,  
De nouveaux biens, nés aux sources du Gange,  
Tandis qu'au loin, vainqueurs des musulmans<sup>7</sup>,  
Nos vins de France enivrent les sultans ?  
Quand la nature était dans son enfance,  
Nos bons aïeux vivaient dans l'ignorance. (...)  
Il leur manquait l'industrie et l'aisance :  
Est-ce vertu? c'était pure ignorance.

Voltaire, "Le Mondain";1736.

---

2 Déesse de la justice qui a quitté la terre à la fin de l'âge d'or

3 Saturne, détrôné par son fils Jupiter, était venu se réfugier en Italie avec son épouse Rhéa et y avait fait régner l'antique vertu.

4 Le paradis terrestre

5 L'élégance

6 Île de Hollande

7 Auxquels le Coran interdit le vin

On fait apprendre les fables de la Fontaine à tous les enfants, et il n'y en a pas un seul qui les entende. Quand ils les entendraient, ce serait encore pis ; car la morale en est tellement mêlée et si disproportionnée à leur âge, qu'elle les porterait plus au vice qu'à la vertu. Ce sont encore là, direz-vous, des paradoxes. Soit ; mais voyons si ce sont des vérités.

Je dis qu'un enfant n'entend point les fables qu'on lui fait apprendre, parce que quelque effort qu'on fasse pour les rendre simples, l'instruction qu'on en veut tirer force d'y faire entrer des idées qu'il ne peut saisir, et que le tour même de la poésie, en les lui rendant plus faciles à retenir, les lui rend plus difficiles à concevoir, en sorte qu'on achète l'agrément aux dépens de la clarté.(...)

Je demande si c'est à des enfants de dix ans qu'il faut apprendre qu'il y a des hommes qui flattent et mentent pour leur profit ? On pourrait tout au plus leur apprendre qu'il y a des railleurs qui persiflent les petits garçons, et se moquent en secret de leur sottise vanité ; mais le fromage gâte tout ; on leur apprend moins à ne pas le laisser tomber de leur bec qu'à le faire tomber du bec d'un autre. C'est ici mon second paradoxe, et ce n'est pas le moins important.

Suivez les enfants apprenant leurs fables, et vous verrez que, quand ils sont en état d'en faire l'application, ils en font presque toujours une contraire à l'intention de l'auteur, et qu'au lieu de s'observer sur le défaut dont on les veut guérir ou préserver, ils penchent à aimer le vice avec lequel on tire parti des défauts des autres. Dans la fable précédente, les enfants se moquent du corbeau, mais ils s'affectionnent tous au renard ; dans la fable qui suit, vous croyez leur donner la cigale pour exemple ; et point du tout, c'est la fourmi qu'ils choisiront. On n'aime point à s'humilier : ils prendront toujours le beau rôle ; c'est le choix de l'amour-propre, c'est un choix très naturel. Or, quelle horrible leçon pour l'enfance ! Le plus odieux de tous les montres serait un enfant avare et dur, qui saurait ce qu'on lui demande et ce qu'il refuse. La fourmi fait plus encore, elle lui apprend à railler dans ses refus.

Dans toutes les fables où le lion est un des personnages, comme c'est d'ordinaire le plus brillant, l'enfant ne manque point de se faire lion ; et quand il préside à quelque partage, bien instruit par son modèle, il a grand soin de s'emparer de tout. Mais, quand le moucheron terrasse le lion, c'est une autre affaire ; alors l'enfant n'est plus lion, il est moucheron. Il apprend à tuer un jour à coups d'aiguillon ceux qu'il n'oserait attaquer de pied ferme.

Dans la fable du loup maigre et du chien gras, au lieu d'une leçon de modération qu'on prétend lui donner, il en prend une de licence. Je n'oublierai jamais d'avoir vu beaucoup pleurer une petite fille qu'on avait désolée avec cette fable, tout en lui prêchant toujours la docilité. On eut peine à savoir la cause de ses pleurs ; on la sut enfin. La pauvre enfant s'ennuyait d'être à la chaîne, elle se sentait le cou pelé ; elle pleurait de n'être pas loup.

Ainsi donc la morale de la première fable citée est pour l'enfant une leçon de la plus basse flatterie ; celle de la seconde, une leçon d'inhumanité ; celle de la troisième, une leçon d'injustice ; celle de la quatrième, une leçon de satire ; celle de la cinquième, une leçon d'indépendance. Cette dernière leçon, pour être superflue à mon élève, n'en est pas plus convenable aux vôtres. Quand vous leur donnez des préceptes qui se contredisent, quel fruit espérez-vous de vos soins ? Mais peut-être, à cela près, toute cette morale qui me sert d'objection contre les fables fournit-elle autant de raisons de les conserver. Il faut une morale en paroles et une en actions dans la société, et ces deux morales ne se ressemblent point. La première est dans le catéchisme, où on la laisse ; l'autre est dans les fables de la Fontaine pour les enfants, et dans ses contes pour les mères. Le même auteur suffit à tout.

Composons, monsieur de la Fontaine. Je promets, quant à moi, de vous lire avec choix, de vous aimer, de m'instruire dans vos fables ; car j'espère ne pas me tromper sur leur objet ; mais, pour mon élève, permettez que je ne lui en laisse pas étudier une seule jusqu'à ce que vous m'ayez prouvé qu'il est bon pour lui d'apprendre des choses dont il ne comprendra pas le quart ; que, dans celles qu'il pourra comprendre, il ne prendra jamais le change, et qu'au lieu de se corriger sur la dupe, il ne se formera pas sur le fripon.

Jean-Jacques Rousseau, *Émile ou de l'Éducation*, livre second

Un philosophe austère, et né dans la Scythie,  
Se proposant de suivre une plus douce vie,  
Voyagea chez les grecs, et vit en certains lieux  
Un sage assez semblable au vieillard de Virgile,  
Homme égalant les rois, homme approchant des dieux,  
Et, comme ces derniers, satisfait et tranquille.  
Son bonheur consistait aux beautés d'un jardin.  
Le Scythe l'y trouva qui, la serpe à la main,  
De ses arbres à fruit retranchait l'inutile,  
Ebranchait, émondait, ôtait ceci, cela,  
Corrigeant partout la nature,  
Excessive à payer ses soins avec usure.  
Le Scythe alors lui demanda:  
« Pourquoi cette ruine ? Etait-il d'homme sage  
De mutiler ainsi ces pauvres habitants ?  
Quittez-moi votre serpe, instrument de dommage ;  
Laissez agir la faux du Temps :  
Ils iront assez tôt border le noir rivage.  
- J'ôte le superflu, dit l'autre, et l'abattant,  
Le reste en profite d'autant. »  
Le Scythe, retourné dans sa triste demeure,  
Prend la serpe à son tour, coupe et taille à toute heure,  
Conseille à ses voisins, prescrit à ses amis  
Un universel abattis.  
Il ôte de chez lui les branches les plus belles,  
Il tronque son verger contre toute raison,  
Sans observer temps ni saison,  
Lunes ni vieilles ni nouvelles .  
Tout languit et tout meurt. Ce Scythe exprime bien  
Un indiscret stoïcien:  
Celui-ci retranche de l'âme  
Désirs et passions, le bon et le mauvais,  
Jusqu'aux plus innocents souhaits.  
Contre de telles gens, quant à moi, je réclame.  
Ils ôtent à nos coeurs le principal ressort;  
Ils font cesser de vivre avant que l'on soit mort.

La Fontaine, “Le Philosophe scythe”, livre XII

Mais, lorsque la république se fut fortifiée par son activité et sa justice, qu'elle eut vaincu à la guerre de grands rois, qu'elle eut soumis des peuplades barbares et des nations puissantes, que Carthage, la rivale de Rome, eut été détruite jusque dans ses fondations, et qu'ainsi s'ouvrirent à nous toutes les terres et tous les océans, la fortune se mit à nous persécuter et à jeter partout le trouble. Ces mêmes hommes qui avaient aisément supporté les fatigues, les dangers, les incertitudes, les difficultés, sentirent le poids et la fatigue du repos et de la richesse, ces biens désirables en d'autres circonstances. On vit croître d'abord la passion de l'argent, puis celle de la domination ; et ce fut la cause de tout ce qui se fit de mal. L'avidité ruina la bonne foi, la probité, toutes les vertus qu'on désapprit pour les remplacer par l'orgueil, la cruauté, l'impiété, la vénalité. L'ambition fit d'une foule d'hommes des menteurs ; les sentiments enfouis au fond du cœur n'avaient rien de commun avec ceux qu'exprimaient les lèvres ; amitiés et haines se réglaient, non d'après les personnes, mais d'après les conditions d'intérêt, et on cherchait plus à avoir le visage que le caractère d'un honnête homme. Ces maux grandirent d'abord insensiblement, et furent même parfois châtiés ; puis ils devinrent contagieux ; ce fut comme une peste ; les principes de gouvernement changèrent ; et l'autorité, fondée jusqu'alors sur la justice et le bien, devint cruelle et intolérable.

Tout d'abord on fut travaillé par l'ambition plus que par l'avidité : l'ambition est un vice, mais ressemble à une vertu. En effet gloire, honneurs, autorité sont également souhaités par le bon et le méchant, mais le premier marche sur une voie droite, tandis que l'autre, à qui fait défaut la vertu, n'avance que par la ruse et le mensonge. L'avidité, c'est le désir de l'argent, que jamais sage n'a convoité ; elle est comme imprégnée d'un poison qui affaiblit la vigueur du corps et de l'âme ; elle ne connaît ni limites, ni satiété ; ni l'abondance, ni l'indigence n'en diminuent la violence. Mais quand Sylla eut, par les armes, repris la direction des affaires, son initiative, d'abord heureuse, eut des conséquences fâcheuses ; on vit se déchaîner l'agitation, la violence : l'un voulait une maison, l'autre une terre, le vainqueur n'avait ni mesure, ni modération ; les citoyens étaient victimes d'abominables cruautés. Joignez que Sylla, pour s'attacher les soldats qu'il avait commandés en Asie, les avait, contrairement aux habitudes d'autrefois, habitués au luxe en relâchant la discipline. Des résidences pleines de charme, faites pour le plaisir, avaient dans l'oisiveté facilement amolli l'énergie de la soldatesque. Alors, pour la première fois, on vit l'armée romaine prendre goût aux femmes, au vin, aux statues, aux tableaux, se passionner pour les vases ciselés, les enlever dans les maisons privées, dans les édifices publics, piller les temples, porter une main criminelle sur les objets sacrés et profanes. Ces soldats, une fois vainqueurs, ne laissèrent rien aux vaincus. Si la prospérité énerve les sages, elle enlève aux esprits corrompus toute modération dans la victoire.

Salluste, *La Conjuration de Catilina*, X-XI